

nance et d'intérêt. Telle nous apparaît l'héroïne, Monica, dans la première partie du roman. Après ce début, que seriez-vous en droit d'attendre ? Qu'elle va généreusement reporter sur son mari cette affection dévouée et devenir une martyre de son devoir. Détrompez-vous : ces types chrétiens ne sont plus de mode. Elle n'aura qu'une passion, la haine de son mari, et qu'un désir, sa mort. Au jour marqué, elle le fera assassiner dans un duel, et, pendant que le ministre de sa passion meurt de remords, elle ne trouve dans son cœur qu'une joie égoïste et exubérante. Allons ! jeunes femmes, lisez ce roman. Il vous arrivera aussi peut-être de trouver plus d'épines que de roses sur le chemin de la vie conjugale ; vous pourrez même croire vous être trompées dans votre choix ou n'êtes pas traitées selon vos mérites. Le remède à vos maux est tout trouvé : faites frapper au cœur l'époux que vous vous êtes donné.

Et ce serait là ce qu'on appelle un roman moral !

VECCHIO.

RÉCITS DU LABRADOR.

L'ANSE DU TRÉPASSÉ.

Croyez-vous aux fantômes ?

Il va sans dire que cette question ne s'adresse pas à mon ami d'Outrêtombe, mais à vous, à vous qui me lisez ; y croyez-vous ?

J'aimerais à vous confier aujourd'hui comme toujours mes plus intimes pensées sur ce sujet émouvant, et cependant, je ne l'ose, car les milieux que m'impose ma vie bouleversée ont tant d'influence sur moi qu'il m'arrive souvent d'hésiter entre ce qu'il m'est permis de croire et ce qu'il m'est permis de nier.

Près du monde, j'appartiens au septicisme le plus hideux ; loin de lui, tous mes doutes se dissipent et je deviens d'une candeur qui vous toucherait, s'il vous était possible d'en sonder la profondeur.

Sous l'œil de Dieu et dans le danger, j'ai vu les plus incrédules devenir plus naïfs que de jeunes enfants ; j'ai vu les esprits forts frissonner à la pensée du diable et les croyants oublier la Divinité !

Dans une semaine je vais reprendre le chemin du Labrador et si, par aventure, il vous advenait un jour d'y naviguer sur mes traces, ne vous arrêtez jamais, un vendredi, à la baie du Trépassé. Cette baie, très longue, très étroite, très sombre, est entourée de toutes parts de mornes noirs élevés, sourcilleux et de l'aspect le plus étonnant. Les rayons du soleil y pénètrent à peine et les nuits s'y font plus obscures et plus impénétrables que partout ailleurs.

Ce qui frappe le plus dans cette anse aux dimensions assez limitées, c'est la profondeur de l'eau.

Aux pieds des roches, l'on ne saurait atteindre le fond en filant soixante brasses de ligne. Ces masses liquides à surface restreinte et à profondeur prodigieuse, presque toujours très sombres, me causent une impression indéfinissable de crainte et de curiosité. Elles font naître en moi les idées les plus invraisemblables et lorsque la nécessité me contraint à les traverser, ça n'est pas sans détourner souvent la tête et sans regarder si quelque saurien gigantesque, dernière épave encore vivante des races disparues, ne navigue pas dans mon sillage. J'éprouve un soulagement irraisonné à reprendre la haute mer et à revoir ses flots changeants et lumineux

C'est dans cette baie que se montre tous les vendredis le fantôme d'un pauvre diable de pêcheur qui s'y noya un soir, il y a déjà bien des années. Il revenait du poste voisin avec son matelot. Tous deux avaient atteint les dernières limites de l'ébriété. Arrivé dans l'anse, le patron de la barque fit un faux mouvement et tomba à la mer.

— Jette-moi la haussière, cria-t-il à son compagnon.

Mais au moment où celui-ci se disposait à lui lancer le cordage sauveteur, il disparut tout à coup, sans qu'un geste ait fait soupçonner sa fatigue, sans qu'un cri ait indiqué une détresse imprévue. Du pauvre pêcheur, rien ne reparut jamais. Désolé et dégrisé, le survivant reprit sa course et, rentré chez lui, rendit compte à la famille du noyé de la triste fin de son camarade.

Depuis cette mort tragique, tous ceux qui se hasar- dent à traverser la baie un vendredi entendent le dernier cri du pêcheur : " Jette-moi la haussière ! " et quelques-uns affirment avoir vu son ombre debout entre deux eaux.

C'était en 188... ; obligé de rebrousser chemin à cause de mon engagé, Thomas, qui trouvait que nous étions bien trop loin de la rivière aux Canards, où je l'avais pris, nous arrivâmes un vendredi soir à l'entrée de la baie du Trépassé.

Ignorant qu'elle fût hantée, nous y pénétrâmes hardiment et, quelques instants avant la nuit, nous dressions notre tente sur une roche du rivage, où nous éprouvâmes toutes les difficultés du monde à la faire tenir et à hisser notre canot qu'alourdissaient quatre mois de navigation.

Après avoir soupé, aussi consciencieusement que possible, des reliefs d'un énorme saumon tué le matin même d'un coup de fusil, nous nous livrâmes tranquillement au sommeil. Nous étions l'un et l'autre sans inquiétude. Le canot, la tente et les provisions étaient placés au-dessus de l'atteinte des plus hautes mers, et rien, semblait-il, ne pouvait troubler un repos que nous avions bien gagné en payant tout un jour contre une brise assez forte. Je dormais comme un juste — c'est ainsi que je dors toujours — lorsque je fus subitement réveillé par un cri épouvantable, et mon engagé se jette sur moi en hurlant :

— Ah ! mon Dieu ! *quoi ce que c'est*, monsieur ? Aidez-moi, aidez-moi.

Je le repoussai vigoureusement et, furieux, je lui criai :

— Qu'as-tu vu, s... imbécile ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ni moi non plus, double idiot !

En colère, je suis d'une richesse d'expressions qui m'étonne souvent ; mais le pauvre garçon était si pâle, avait l'air tellement ahuri que je ne pus m'empêcher de rire.

— Ne m'insultez pas, monsieur, me dit-il ; je ne sais pas ce que j'ai vu, mais ce que j'ai vu...

— Eh bien ! quoi ?

— C'était un homme. Un homme tout blanc. Il marchait dans l'eau... sous l'eau...

— Tu l'as vu ? A travers la toile de la tente ?

— Faut croire, monsieur.

— Tu as avalé trop de saumon et tu as eu le *pesant*, voilà tout.

— Peut-être bien, monsieur, mais c'est drôle tout de même, répondit-il d'un air peu convaincu.